

## Le Cacique

Traversée de la frégate de guerre a vapeur et à voile, de Marseille à Oran chargé du transport des familles de colons.

Ce ne fut pas une petite affaire que de transborder tout ce monde sur un seul bâtiment. L'embarquement fut l'aborieux et assez long.

Qu'on se représente cette quantité de femmes et d'enfants à faire monter d'abord dans des chaloupes, puis à l'accostement, à faire monter sur le pont du navire. Cela ne marcha pas tout seul, il s'en faut.

D'abord au dernier moment plusieurs femmes prises de craintes ne voulurent plus embarquer. Ils leurs revenaient à l'idée les bruits de bateaux a soupapes, se révoltèrent, pleurièrent. Une entre autres se roula a terre en proie a une crise de nerfs. Son mari était au desespoir, ses enfants criaient, pleuraient.

Il fallut qu'on officier du navire vient la rassurer par toutes sortes de bonnes paroles et de promesse. Une famille pourtant resta à Marseille, ne voulu plus partir malgré tout ce qu'on pu dire et faire.<sup>1</sup>

En arrivant sur le pont du bâtiment, chacun et chacune recevait une couverture, et il s'agissait de ne pas l'égarée, d'en avoir soin, de ne pas la laisser prendre par d'autres personnes.

Ces couvertures encor humides du dernier voyage sont précieuses pour ceux qui couches sur le pont, les nuits sont très fraîches, très humides.

Et comme la distribution se faisaient une fois pour toutes ; pour qui que se soit il était urgent d'ouvrir l'œil – car il est toujours des gens envieus de s'accaparer du bien d'autrui.

Quand tout le monde fut sur le pont quel tohu-bohu, on ne s'entendaient plus, tout chacuns parlant à la fois, on se casa comme l'on pu et a son idée. Quand tous les coins et recoins furent pris, il fallut forcément s'installer au milieu du pont ne laissant que juste la place pour les manœuvres et encor bien juste. Tout le monde étaient gêné, on fit descendre des femmes et des enfants dans l'entrepont.

Après les passagers, ce furent les bagages assez nombreux qu'il fallu placer un peu partout, il y eut toujours sur ce bâtiment pendant la traversée un certain désordre, d'ailleurs assez compréhensible avec une telle population agglomérée dans un espace relativement restreint.

Sur les bateaux plats, dont le nombreux était suffisant on y était a peu près à l'aise, d'autant plus que beaucoup de personnes pouvaient descendre à terre, puis chacuns avaient sa place marquée de même un peu sur les bateaux a vapeurs.

Mais sur ce navire de guerre on y était monde, sans place désigné. On se jalousaient les bons endroits, qu'on trouvaient pris si on les abandonnaient un instant. Il y eu a ce sujet de nombreuses disputes, parfois violentes !

Enfin quand tout fut prêt et embarquer – monde, bagages, provision, pr une belle après midi, l'ancre fut lever, l'ordre de partir fut donner.

Les grandes roues de la frégate se mirent en mouvement pour sortir du port, et ce fut saluer par des milliers de spectateurs, que nous gagnames le large.

---

<sup>1</sup> Probablement Nicolas Claude Carton et son épouse Henriette Grumenberger.

La mer étant houleuse, le bâtiment commença à se balancer, néanmoins pendant quelques temps tous devaient agiter chapeaux et mouchoirs en signe d'adieux à ceux de terre qui y répondaient de leurs mieux.

Pendant ce temps les matelots installèrent sur le pont de grands baquets de distances en distances, on se demanda pour quel usage. L'explication ne se fit pas attendre.

Le balancement du navire augmenta fortement à mesure qu'il s'éloignait vers la pleine mer ou les vagues devinrent très hautes.

Alors le mal de mer produisit son effet. Ce mal est contagieux. Les premières femmes sensibles commencèrent et les autres suivirent de suite, toutes furent bientôt indisposées, puis les hommes n'en furent pas exempt.

Et les baquets ne suffirent plus on n'entendait partout qu'efforts même violents, ainsi que des plaintes prolongées des malades. Vraiment il y eut des personnes qui souffrirent réellement de ce mal de mer. Je vis entre autres trois personnes qui restèrent deux jours et deux nuits à la même place sans avoir la force de bouger, sans prendre aucune nourriture et se plaignant sans arrêt.

Ce fut vraiment un spectacle attristant, douloureux, pénible. La place manquait, on ne se gênait plus, tout endroit était bon...

Des hommes moins malades ou plus robustes se penchaient le long des sabords. D'autres heureusement ne furent pas malades et purent porter aide à ceux ou celles qui en avaient le plus besoin, et aider au nettoyage...

Il y eut des personnes qui ne sont malades que dans les premiers moments, ou seulement le premier jour, d'autres tout le temps de la traversée.

J'ai vu un marin occuper dans les cordages qui laissa tomber copieusement ce qui le gênait sur l'estomac, il ne pouvait s'habituer au balancement.

Le cambusier ou maître cuisinier du bord dut réaliser de beaux bénéfices, car personne ou très peu firent honneur au repas du soir. Lequel d'ailleurs n'avait rien de ressemblant avec le service des restaurants du Palais-Royal.

Le service de distribution était simplifié. Chaque chef de famille ou son représentant, devait se mettre en file, ou plutôt faire la queue, devant la cambuse où il recevait à son tour de rôle la quantité de nourriture qui était attribuée à sa famille suivant le nombre de têtes, nourriture d'ailleurs peu variée.

C'était toujours du riz, ou des haricots, des pommes de terre, contenu dans une large gamelle d'escouade de soldat.

Légumes, ou soupe dans le fond, et les portions de viandes ou de lards sur le dessus, espacées séparément, afin que chacun ait sa portion désignée en face de lui, car on se mettait autour de la dite gamelle pour manger ensemble, à même chacun ou chacune puisant avec sa cuiller.

Quand à la viande on la mettait de suite sur son morceau de pain bis pour le manger après les légumes ou la soupe.

Il y avait autant de morceaux de pains que de viandes ou lards (un peu rance).

Le matin au réveil on obtenait du café difficilement même avec du rhum, aussi du biscuit de mer.

Seulement pour manger ce biscuit, déjà adulte il eut fallu le laisser tremper pendant 24 heures. Ou bien posséder une formidable mâchoire, fût-elle factice.

Les personnes possédant un fort appétit pouvaient le satisfaire au-delà, moitié des aliments furent jetés aux marsoins, énormes poissons qui suivent les bâtiments pendant presque toute la traversée et qui engloutissent tout ce qu'on jette à l'eau.

La première nuit fut mauvaise, plus le navire avançait au large plus le tangage et le roulis se fit sentir.

Vers les dix heures de nuit, très sombres, d'énormes vagues vinrent s'abattre sur le pont. Des cris d'effrois des femmes et des enfants retentirent.<sup>2</sup>

Le Capitaine donna l'ordre de faire descendre ceux qui voudraient et les moins abrites, dans les entreponts.

Ce ne fut pas chose facile, il fallait porter ces femmes et ces enfants, comme il faisait très noir les hommes glissaient dans les déjections et tombaient avec leurs fardeaux. Cela demande du temps, et les lames se succédaient assez rapprocher.

Moi, roulé dans ma couverture humide, j'étais relativement très bien, caler le long du bord d'un côté, de l'autre par un gros rouleau de cordage. Je voyais à peu près et entendait tout ce qui se passait aux alentours.

Une vague très haute s'étant abattue sur le pont sans traverser pardessus, je fut littéralement inonder, néanmoins je ne bougeait pas, me sentant bercer dans plusieurs directions, cela me donna une sorte d'étourdissement.

Après tout, pur tant faire que d'être sur mer j'étais satisfait qu'elle ne fut mauvaise pour un peu plus, j'aurais souhaiter une forte tempête, cela rentrait dans mes idées. Ce qui m'ennuyait, c'est que le temps devint très noir et que je ne pouvait plus rien voir.

Enfon sur le matin je m'endormis ; le réveil donner par un clairon m'éveilla. Il fausait jour, mais quel triste spectacle sur ce pont de navire.

Il y avaient partout des déjections de toutes sortes. Des gamelles culbuter ayant répandu leurs contenues par accident ou autres jonchaient aussi le plancher. Tous les passagers était sales, fripés, échevelée.

Des visages pâles, souffrants, même hâvre, semblant amaigri, faisaient peine à voir.

Les marins entreprirent le nettoyage du pont, la distribution du café – un peu tiède – remit un peu les cœurs.

Petit à petit on s'habitua à ce voyage. Il y eu plus d'ordre, plus de propreté, de précautions. Les biens portants vinrent en aides aux plus malades, la gaieté revint un peu, on chantonna, mais le capitaine ne voulut pas permettre qu'on chanta fort, ce qui était nuisible aux commendements, certes.

Nous passâmes ainsi trois jours et trois nuits à bord et enfin nous arrivâmes en vue de Mers-el-Kébir qui était à cette époque le port d'embarquement et de débarquement.

Le port de la ville d'Oran n'était pas encore commencé ou à peine. Aujourd'hui, il est achevé.<sup>3</sup>

---

<sup>2</sup> Ils sont dans le golfe du Lion, à la latitude des Pyrénées, zone bien connue pour ses tempêtes.

<sup>3</sup> Il y avait un port de pêche, mais sans rade assez longue pour la corvette. La rade, commencée vers 1860 a été étendue au cours des années 1870 (jusqu'à la hauteur de la cale sèche et des quais réservés aux charbons vers 1950) puis, au cours des années 1930, jusqu'à sa longueur actuelle. Gustave est au courant de la première prolongation, donc *achevé* est exact pour son époque.